

Christine Lavant

La coupe du mendiant

Un art comme le mien n'est que vie mutilée

(extraits)

traduit de l'allemand (Autriche)
et présenté par François Mathieu

Christine Lavant, poétesse autrichienne (1915-1973)

Christine Habernig, née Thonhauser, vient au monde le 4 juillet 1915 à Gross-Edling près de Sankt Stefan en Carinthie, à mi-chemin entre Klagenfurt¹ et Graz. Elle est le neuvième enfant d'une famille de mineurs, qui vit dans un dénuement extrême. Les onze Thonhauser cohabitent dans l'unique pièce d'une maison paysanne ; le soir, on ouvre les tiroirs des bahuts pour y coucher les derniers nés. Scrofule et tuberculose pulmonaire, contractées dès les premiers mois de sa vie, lui laisseront des handicaps définitifs : une demi-surdité et une demi-cécité. Sa scolarité est entrecoupée de séjours en hôpital. À neuf ans, au sortir de l'hôpital de Klagenfurt, elle parcourt à pied, faute d'argent, les soixante kilomètres qui la séparent de son village. Après l'école primaire et un an de collège, elle doit interrompre ses (maigres) études : celui-ci est trop loin de chez elle, la marche trop fatigante. Désormais, elle gagnera sa vie en faisant du tricot et assouvir sa soif de savoir et ses besoins oniriques en lisant. Elle vit chez ses parents jusqu'à la mort de ceux-ci. En 1939, elle épouse par pitié un peintre paysan ruiné et malade, Josef Habernig, de trente ans son aîné, dont elle s'occupera jusqu'à la mort de celui-ci. À l'exception d'un séjour de plusieurs semaines en 1933 dans un hôpital psychiatrique de Klagenfurt, où elle est entrée volontairement pour tenter de comprendre les causes des fréquentes dépressions qui l'ont menée à une tentative de suicide ; d'un voyage à Istamboul en 1957 pour assouvir sa « soif d'Orient » ; et d'une tentative d'installation à Klagenfurt, entre 1966 et 1968, Christine Lavant a toujours habité à Sankt Stefan. Elle meurt le 7 juin 1973 à l'hôpital de Wolfsberg et est enterrée à Sankt Stefan.

Les maladies graves de l'enfance ont fondamentalement déterminé son rapport à son environnement immédiat, son enfermement dans le paysage, la nature, la culture, le mode de vie d'une campagne pagano-catholique², et son repli dans l'introversion. Seules, la lecture peut la nourrir, l'aider à survivre, et l'écriture constituer une « issue à soi-même ». Après avoir quitté l'école, elle lit tout ce qui lui tombe sous la main, ou

¹ Chef-lieu de Carinthie, land autrichien aujourd'hui gouverné depuis octobre 1999 par Jörg Haider après que son parti, le FPÖ (Parti libéral d'Autriche) eut obtenu 27 % des voix.

² Une campagne telle que la décrit, par exemple, l'écrivain autrichien Josef Winkler (notamment « *Le cimetière des oranges amères* », Verdier), interdit de séjour dans son village natal. Et, dans une autre vallée d'un autre land autrichien, Franz Innerhofer (« *De belles journées* », Gallimard), ou encore Stefan Ruzowitzky dans son film, « *Les héritiers* ».

plutôt ce que la bibliothécaire de Wolfsberg peut lui trouver : des ouvrages de philosophie, de théologie, de théosophie, d'anthroposophie ; elle lit tout Cervantes, Hamsun, Dostoïevski, Hesse ; la poésie d'Hölderlin et, pour finir, parce que cette bibliothécaire n'a plus rien d'autre à lui proposer... Trakl et Rilke !

En 1932, un éditeur qui commence par accepter le manuscrit d'un roman change d'avis. Découragée, dépressive, Christine Thonhauser brûle toute son œuvre et, une quinzaine d'années durant, renonce à l'écriture. Quand survient le déclic : la lecture de Trakl et surtout des « *Derniers vers* » de Rilke lui ouvre un nouvel univers, lui procure la langue qui lui manquait (elle écrira plus tard : « Mon haut allemand est du dialecte traduit. Je ne peux l'abandonner sous peine de préjudice, *vraiment* ! Je dois le conserver au risque qu'on me soupçonne de ne pas savoir l'allemand – le soupçon n'est pas tout à fait faux – ce ne peut être qu'une intuition comme manger et boire. »¹) Elle dira avoir été « touchée » par Rilke « comme d'un coup de baguette magique ». En 1949 paraît à Stuttgart, chez Brentano-Verlag un premier recueil de poèmes, « *Die unvollendete Liebe* » [L'amour inachevé], qu'elle jugera trop influencé par Rilke et que, par souci d'autonomie créatrice, elle rejettera. De cette publication, elle conservera son pseudonyme, Christine Lavant, du nom de la rivière qui traverse son village entre les massifs de la Saualpe et de la Koralpe. Succéderont à ce recueil ses œuvres maîtresses : en 1956 « *Die Bettlerschale* » [La coupe du mendiant], en 1959 « *Spindel im Mond* » [Fuseau dans la lune], en 1962 « *Der Pfauenschrei* » [Le cri du paon] et en 1978 un recueil posthume, « *Kunst wie meine ist nur verstümmeltes Leben* » [Un art comme le mien n'est que vie mutilée] ; tous publiés, ainsi que sa prose et diverses études sur son œuvre, par Otto Müller Verlag à Salzbourg.

En 1954, le prix Trakl couronne une œuvre naissante et prometteuse. En 1956, le Prix national d'encouragement de la poésie et le Prix de poésie des « *Nouveaux cahiers allemands* » récompensent la publication de « *Die Bettlerschale* ». En 1961, Christine Lavant reçoit à nouveau le Prix d'encouragement de la poésie ; en 1964, un second Prix Trakl, et le Prix Antoine Wildgans ; et en 1970 le Grand prix littéraire national autrichien.

Dans une anthologie qu'il lui a entièrement consacrée, l'écrivain Thomas Bernhard dit de son œuvre : « C'est le témoignage élémentaire d'un être abusé par *tous les bons esprits*, sous la forme d'une grande œuvre poétique que le monde n'a pas encore reconnue à sa juste valeur. »² Et Johann Strutz, universitaire spécialiste de Christine Lavant : ses grands recueils « font partie, avec la poésie de Ilse Aichinger, Ingeborg Bachmann, Christine Busta ou aussi Paul Celan, des œuvres les plus importantes de la littérature autrichienne des années cinquante et soixante. »³ Pourquoi ne pas dire du xx^e siècle ?⁴

1 Lettre à Gerhard Deesen, in « *Kunst wie meine ist nur verstümmeltes Leben* », p. 233

2 Christine Lavant, « *Gedichte* » [Poèmes], choix et introduction de Thomas Bernhard, Suhrkamp, Stuttgart 1987

3 « *Die Bilderschrift Christine Lavants* » [L'écriture-images de Christine Lavant], édité par Arno Russegger et Johann Strutz, 1er symposium international Christine Lavant de Wolfsberg – 11/13 mai 1995, Otto Müller Verlag, Salzbourg-Vienne, 1995

4 On dispose actuellement de traductions françaises éparées de l'œuvre de Christine Lavant : Christine Lavant, « *Les étoiles de la faim* », choix et traduction de Christine et Nils Gascuel, bilingue, Orphée / La différence, 1993 (41 poèmes quasiment inaccessibles puisque ce recueil n'était pas paru que l'excellente et regrettée collection « Orphée » disparaissait !) ; in Jean-Pierre Lefebvre, *Anthologie bilingue de la poésie allemande*, Pléiade Gallimard 1993 (4 poèmes) ; in Philippe Jaccottet, « *D'une lyre à cinq cordes* », Gallimard 1997 (13 poèmes) ; in revue « *Littérrall* » n° 8, trad. de Jacques Lajarrige, 1996 (3 poèmes) ; in revue « *Europe* », intr. et trad. de François Mathieu, automne 2002 (11 poèmes).

LA CRUCHE DE LARMES¹

À quoi te servirait mon cœur infécond –
une pauvre cruche en terre, qui ne contient que des larmes ;
quelque débris tombe toujours de ses décombres :
la moitié d'une prière, une douleur décrépète,
un amour sous surveillance, incomplet.

Tu passes sans le voir, le laisses longtemps dans cet état ;
car même les anges trouvent qu'il n'a pas de valeur.
Il t'arrive pourtant de lancer loin de toi un malheur
et, comme une pierre qui touche sa cible,
de faire jaillir les larmes comme des étincelles.

La cruche se vide alors jusques au fond ;
l'objet que tu as lancé y repose et a cessé d'être pierre :
une bouchée de pain, une goutte rouge de vin,
une inconstance, miraculeuse et lourde,
une espèce de rhizome avec de jeunes surgeons.

Il se peut ensuite qu'après des jours et des années,
de tous ces bourgeons, une fleur éclore ;
tu passes devant, tournes vers elle ton regard
et cueilles la plus belle, la caches dans tes cheveux,
et bénis celles qui sont restées dans la cruche.

(Die unvollendete Liebe, 44)

1. Jamais plus, après son recueil « Die unvollendete Liebe », Christine Lavant ne titrera ses poèmes.

Veille à ce que l'équipage de ton voilier
puisse faire l'effort de sortir
de son ivresse, chacun se lever,
plein encore jusqu'au gosier,
mais marcher et donner du sien !
Entre les étoiles qui se rendaient chez le Diable,
c'est magnificence que d'avoir dans le ventre
comme ça Belzébuth en personne, comme les gaillards
de ton nom-de-Dieu de coffre à cadavres.
Crois-tu donc que le vent t'emportera
là où tu veux aller ? – tous les vents sont merveilles
et parents de tous les démons !
Ah ! tu es pour lui un couteau de poche
qu'il fourre machinalement dans sa culotte,
quand, de bout en bout, tu es toute prudence.
Ton équipage, que tu veux mettre en gerbes,
et dans le dos duquel tu veux tailler des courroies,
sculpte pour toi dans une coque de noix
un canot de sauvetage bien trop grand.
Maintenant, prends le large et emporte ton dégrisement !
Ce navire ne sera jamais raisonnable –
annonce tout là-haut, chez le loueur de canots,
que, hurlant et la gueule soûle,
nous irons chercher ses étoiles jusques en enfer.

(Die Bettlerschale, 64)

Croix que l'on piétine ! – Une chienne aboie
sept fois, sans qu'elle ne pardonne,
descendue dans l'enfer des chiens,
son ombre réprouvera encore la mise-bas.

Là-haut, le rideau demeure sans accroc,
rien, pour l'amour d'une chienne, ne le déchire,
et le Seigneur – qui a envoyé son représentant –
est assis près de ses proches dans les aubans.

Les morts non plus n'ont pas pu monter !
Père, mère, – personne n'était à flanc de colline,
et le soleil s'est contenté de s'assombrir
pour faire deux étoiles-yeux éventrées.

De la terre, une poussière à peine a tremblé,
la place, seule, s'enfonça un peu plus profond,
là où le gamin, de qui l'on avait piétiné la croix,
vers le ciel encore une fois se cabra.

Le cadavre – vu que personne ne l'avait enfoui –
grâce à la honte, est ressuscité,
pour se traîner jusqu'à l'échoppe voûtée
où, comme un loup-garou, Dieu le père gîte.

(Die Bettlerschale, 72)

Une fois de plus, elle est entrée chez le voisin,
j'avais pourtant ouvert ma porte et ma fenêtre,
mes yeux étaient comme deux éponges,
soûles jusqu'à plus soif de solitude.

Bêtement, les sanglots, les prières et la menace
obstinée se sont enchevêtrées dans ma bouche,
tandis qu'en face déjà, les poules s'enfuyaient,
en compagnie du chat et du vieux chien.

Mais elle ne vint pas, toute contente d'emporter
quelqu'un qui aurait aimé continuer à vivre,
et l'horloge-lune, la folle, roulait
à toute allure mon heure sur ses foulées.

Amers, mes yeux se dessèchent,
amer, le somnifère coule dans ma gorge,
amère, je prie pour cette âme misérable
et broie ma solitude entre mes dents.

(Die Bettlerschale, 161)

La ville est contruite là-haut,
pleine de tours privées de coqs,
la bouffonne est assise dans les orchis,
elle tricote de la mèche de malheur
pour en faire une robe de mariée, un suaire,
et tous ces objets la regardent avec tant d'indifférence,
comme si elle était inengendrée.
Elle a perdu son esprit,
il pâture, agneau noir et blanc
à crête de coq rouge,
monte à la ville haut perchée,
parce qu'il a la dure mission
là-haut de se réveiller.
Le rire léger de la bouffonne
roule sur la pente, traverse les orchis,
œil unique qui regarde de travers,
partie la mort, partie l'agneau,
le fiancé noir et blanc,
coiffé de son bonnet rouge feu.
Son cœur pantelant vague dans son dedans,
courbe l'épée de la misère
et la nomme sa colombe.

(Spindel im Mond, 94)

Sur toutes les marches de mon corps niche
une douleur exprès pour lui, qui voudrait être sainte,
j'ai déjà une dent contre ce monastère
et j'aimerais mieux être un camp de tsiganes.

L'abbé est fou, il n'arrête pas de tambouriner,
au lieu de se recueillir, l'ennuyeuse prière du soir,
jamais il ne s'endort et il tient aussi les autres éveillés,
car toutes les marches ne cessent de trembler.

Toutes les fois que ma résistance recommence de vivre,
le trompeur lui fait traverser les soubassements du monastère,
là où la réalité est faite toute de grains
et en tire du pain pour tous les meurt-de-faim.

C'est ainsi que je suis maison, cour et charpente de pain,
et parfois aussi une colline toute entière secrète,
où mon ennemi apporte de sombres raisins,
pour que les saints tsiganes deviennent.

(Spindel im Mond, 64)

Quelle mort difficile !
Servie par tant de trépas,
et qui veut encore posséder le grillon des arbres,
écraser entre ses dents la pomme vinette,
toute avec la queue et les pépins pas mûrs.

Un ange la tresse,
un autre passe déjà son peigne dans l'ivraie
sur la colline de la pintade sous les touffes d'épines.

Eh ! toi sur la colline de la pintade, ne gratte pas comme ça,
la lune baisse déjà sa lanterne,
elle cliquettera bientôt de ses sons de cuivre et d'or
et essaiera toutes tes griffes.

Sur la colline de la pintade, l'ange peigne.
L'unique, le premier, t'a privé de ta natte,
avec des yeux qui roulent des meules,
avec un regard d'ambre cristal
et des prières de nacre.

Sur la colline de la pintade, tu t'agenouilles bientôt !
Ta mort difficile est passée,
la pomme vinette dans ta gueule avide,
le grillon des arbres entre tes oreilles.

(Der Pfauenschrei, 25)

Le mien ne m'a jamais touchée.
Peut-être parce que la tristesse est comme une lèpre,
qu'elle souille aussi le corps des anges.

J'aurais aimé plonger une fois
mes yeux troubles dans ses yeux clairs,
mettre les racines fanées de mes mains
entre ses doigts,
j'aurais tant aimé, tant aimé le sentir,
ne fût-ce que son souffle.

Mais mon front est resté un lieu de froidure,
les épaules apeurées, la bouche éteinte,
le couvercle des yeux plié de multiples fois,
et les sourcils tordus,
incroyablement tordus !

Il va de soi que si la tristesse est une lèpre,
il faudra que je meure sans consolation.
Les autres ont des anges,
à l'heure de la mort, qui illuminent leur front
ou leurs tempes pures.

(Der Pfauenschrei, 58)

Tu as changé le paysage qui nous sépare.
Il est arrivé quelque chose de grave à tout ce qui est entre nuages et racines.
Les frères et les sœurs ont cessé de dormir les uns contre les autres,
et le pont de la confiance a quitté tous les regards.
Je ne sais plus sur quoi, et où je vais,
car ta voix ne m'apporte plus les vents,
plus d'appel d'oiseau, pas même le bruissement des frondaisons.
Quatre fois, la direction du ciel descend,
et ma main, qui cherche ta manche à tâtons,
revient vide et marquée.
Je le crie désormais, et c'est comme une tempête qui me déshabille,
me dénude jusqu'à l'âme, impudique, sous les étoiles.
Pourquoi donc, pourquoi, m'as-tu laissé le pouvoir des cris ?
Et la banderole des yeux sous mon front anxieux ?
Pourquoi ne m'as-tu pas arraché le cœur de la poitrine,
pourquoi ne l'as-tu pas piétiné et donné en pièces aux chiens à manger ?

Tu l'aurais dû avant qu'au village tu ne me sacrifies !
Car c'est l'enfer auquel, enfant, j'ai affreusement rêvé,
et sûrement avant, dans le ventre de ma mère affamée.
Tout vient de là.
J'en suis venue, affaiblie et avide de merveilles,
pour que l'un m'embellisse enfin,
me donne l'amour et, plus tard, m'emporte dans la clarté des anges !
Tu aurais pu faire cela !
Je le sens encore sous mon cuir, où la bête grandit en gémissant.

(Kunst wie meine ist nur verstümmeltes Leben, 97)

Mes yeux, ces deux clous noirs,
ne tiennent plus qu'en branlant dans leurs trous,
depuis que, sur les cordes de leurs regards,
le Christ s'en est allé, et mon bien-aimé.
Peut-être qu'alors j'aurais dû appeler et faire signe ?
Mais j'avais besoin de ma bouche et de mes mains pour prier.
Car il ne faut pas exposer au danger
le Christ et son bien-aimé, il ne faut pas qu'ils chutent.
Bien sûr, je peux laisser tomber les clous
et rentrer pour toujours les cordelettes pourries.
Plus personne ne viendra, plus personne ne partira.
Moi-même, je ne suis plus qu'une toile d'araignée,
puisque je pends entre la mort et le trépas.
Je leur ai donné, à tous deux, la charge de mes épreuves.
Âme, cœur et raison.
En font-ils commerce ou perdent-ils, simplement, tout ce qu'ils ont,
plus jamais je ne pose la question, cela ne me regarde plus.
Car depuis que je suis si légère, les peurs et les chagrins se détournent de
moi,
et, délicate comme un tissu de voile, je souffle mon haleine au visage de la
mort.

(Kunst wie meine ist nur verstümmeltes Leben, 164)